

## Et quelle culture dans tout ça ?



Maxime DELHOMME

Avocat, administrateur de la CCEF



***“On ne trouve plus de personnel” est une vieille antienne à laquelle il était tout aussi classiquement répondu : “Vous n’avez qu’à les payer suffisamment et ne pas les maltraiter et ils reviendront”.***

**Si le professeur Alain SUPLOT, dans son excellent *“Le travail n’est pas une marchandise”*, rappelait que la vie humaine ne peut être réduite à un marché, il a toujours été quand même pensé que l’emploi en était un.**

La première donnée de cette idée de marché a toujours été de savoir s’il y avait suffisamment de monde à la porte, en demande d’emploi, dans un besoin de survie. Or, sur les quelques décennies passées, une des actions a été, pour diminuer la honte et le danger des inscrits au chômage, principalement de prolonger la durée de toutes les scolarités.

Mais cela n’a pas été pensé pour valoriser, par l’apprentissage rémunéré, les fonctions pourtant indispensables à tous qui sont restées socialement méprisées et donc si possible à éviter. Certaines de ces fonctions survivent et nous avec parce qu’elles suscitent des vocations mais compter sur l’exploitation de l’empathie est, au-delà de la mauvaise foi, un péril qui est peut-être en cours.

A côté de cela, puisque tout le monde devait et a pu avoir le Bac, ont été fabriqués de nombreux enseignements dont l’utilité ne fut que pour leurs initiateurs d’être vendus comme promesse d’or à des parents qui, ayant eu parfois leur propre position grâce à un petit diplôme, ont volontiers cru qu’avec un empilage de titres rutilants leurs enfants éviteraient ce déclassé qui les obsède.

Mais cela leur a pris du temps, surtout entrelardé de stages qui sont plus d’observation que de réalisation, et à la fin, ayant passé l’âge de savoir ce qu’ils voulaient vraiment faire et avoir le temps de l’apprendre, ils n’ont gardé sur le dos que le poids de cette initiale ambition mais sans savoir véritablement de laquelle il s’agissait.

Leur éreintement consécutif à ce parcours se reflète dans ce marché qui leur ressemble.

Est venue ensuite s’ajouter cette pandémie dont l’effet qui se prolonge est celui d’un épuisement tant physique que psychique. Le terme de grande démission est même prononcé.

### Où faut-il reprendre ?

Souvenons-nous que nous aimions nous définir par notre culture.

L’éducation en est la base commune et il faut qu’elle le redevienne car de l’actuelle sectorisation soi-disant privilégiant, il n’y a que pauvreté de savoir pour tous, y compris pour ceux qui ont cru y gagner. Il y a une génération, nos universitaires étaient connus dans le monde, ils étaient visités, aujourd’hui j’entends qu’au Japon, autrefois un de nos fidèles admirateurs, les universités ferment maintenant les départements de littérature française. Il est vrai qu’ailleurs c’est nous-mêmes qui avons fermé nos Alliances Françaises qui permettaient d’offrir notre façon de penser. C’est d’offrir que nous ne voulons plus ? Ou penser ? Mais n’y a-t-il pas une relation insécable entre les deux ? Il serait peut-être temps justement d’y repenser.

Je vais repartir d’une anecdote car c’est parfois avec un incident que les trajectoires s’éclairent. Il y a une dizaine d’années, l’un de mes amis expert-comptable prenant sa retraite me dit que le seul collaborateur qu’il allait regretter, c’est celui qui avait fait “latin grec” car il comprenait ses rapports.

J’en avais déduit que cela lui permettait de les lire jusqu’au bout.

Cela m’avait aussi rappelé que dans mon métier, les confrères des générations précédentes qui étaient beaucoup plus littéraires que prétendument “droit des affaires”, résumaient pour le juge en quelques pages ce qui pouvait, et donc devait, être pensé du cas, alors que maintenant si nous ne produisons pas l’équivalent d’un bottin, les clients s’angoissent à penser que nous n’avons tout simplement pas travaillé leur cas. Peut-être qu’en fait ils craignent qu’il ne soit pas assez dissimulé.